

# Rapport d'activité 2019 – Année 5

## « Le champ d'à côté »



Stéphane Campo

# Introduction

Oh là là, c'est la catastrophe !!! Le monde est en ébullition !!!

C'est la crise !!! Systémique ou pas, écologique bien sûr, climatique sauf pour les sceptiques, économique dans pas longtemps... C'est le grand bordel dans les cœurs et les esprits. Une gamine de 16 ans s'énerve et engueule des dirigeants cravatés qui se dandinent, inconfortables, sur leur chaise en s'écriant : « Eh, oh c'est pas ma faute, c'est l'autre ». Les végans tapent sur les abattoirs, les amoureux des bêtes crachent sur les chasseurs, les amoureux de la barbaque fustigent les mangeurs de quinoa, les ruraux râlent contre les lois anti-voitures faites par les urbains en trottinette, les urbains méprisent les ploucs de la province. Et, attend voir un peu que je te fasse une guerre, l'iranien, et tu vas voir que je vais te bloquer à la frontière, le tchadien. Et si c'est comme ça je vais taxer tes produits, le chinois.

Oh là là, c'est tendu tout ça, c'est anxiogène un peu !!! Et si les océans montent d'un mètre en 2080, et si le Golf Stream s'arrête, ou pire, si mon livret A passe en taux négatif !!!

Vu du ciel, il est fort probable que le monde ressemble au village d'Astérix en pleine bagarre générale mais vu de l'homme, toutes ces tensions, ces conflits, ces disputes ont un sens, une importance, une logique d'égos croisés qui s'entrechoquent au gré du besoin d'exister et de sécuriser son espace. On est de plus en plus nombreux sur terre, normal que ça monte en pression.

Ainsi, quelques campagnols grignotant tranquillement des poireaux et des racines de chicorée endossent soudainement l'habit du diable en personne et déjà les sentiments mauvais remplacent la douce bienveillance que l'on aurait tous devant ces petits animaux innocents. La territorialité, la soif de sécurité, le besoin de réussir écrasent au quotidien les utopies, le discernement du juste, l'empathie. Le stress distord le temps et le transforme en vague menaçant de nous submerger à chaque instant.

Le champ n'est pas seulement un lieu de production de légumes, c'est un laboratoire. Un espace d'expérimentation quotidien des ressorts humains, de la condition humaine dans un environnement naturel. On ne peut y contrôler totalement la nature, notre nature, mais on essaie de l'utiliser au mieux. On y accueille, on y reçoit l'étranger, on y vit des frustrations quotidiennes, on y voit la beauté du vivant et on y souffre des aléas du climat. Du désordre du monde, du désordre de nos sentiments, de la confusion de nos émotions et de nos ambitions, on essaie de construire petit à petit une harmonie supérieure. Le chaos et l'ordre s'allient, s'entrechoquent, se confrontent afin d'améliorer la beauté du lieu, son énergie. Rien n'y est parfait, tout y est construction : « en chantier ».

Ainsi en va du monde, c'est un monde en chantier, mais vu d'en haut, si on y cherche l'harmonie, on n'y voit que le chaos. Un chaos désespérant parfois et pourtant, on en rêve tous de cette harmonie, on caresse tous l'espoir d'y baigner : l'harmonie dans notre famille, dans notre travail, dans nos relations. On sent qu'elle est accessible, qu'il ne faudrait pas grand-chose pour que le bon sens prenne le dessus, mais tout part du cœur. Tout part de nos expériences quotidiennes qui s'ajoutent, se confrontent, s'harmonisent. Rien ne changera dans le monde si nous ne changeons pas.

<b>INTRODUCTION.....</b>	<b>2</b>
PARTIE 1 : BILAN DE LA SAISON 2019 .....	4
1 - Résultats économiques.....	5
Volume de production .....	5
Commercialisation.....	8
Bilan : Charges et Produits.....	9
Investissement.....	10
2 – Bilan technique – Pourquoi ça marche !!! .....	11
Une carte d'identité de la ferme attractive .....	12
Ce qui n'est pas spécifique à cette ferme mais qui est essentiel .....	13
La fertilité et la vie du sol .....	13
La nature du sol / Le climat.....	13
La recherche d'optimisation .....	14
Le petit « plus » de cette ferme.....	14
Le plan de culture et les rotations .....	14
L'optimisation des espacements / le soin apporté aux cultures.....	15
Les critiques que l'on peut faire/entendre mais qui sont moyennement pertinentes .....	16
« Oui, mais tu as une super terre et tu vis dans une super région » .....	16
« Oui, mais tu fais une grosse partie de ton chiffre sur quelques cultures seulement ».....	17
« Oui, mais c'est parce que tu vends en direct et que tu valorises bien tes produits » .....	19
« Oui, mais tu as des stagiaires qui t'aident gratuitement » .....	19
Les points faibles d'un tel mode de production et les points d'amélioration .....	21
« La fertilité du sol à moyen/long terme » .....	21
La diversité.....	21
L'intensité du travail manuel .....	22
3 – Les principaux avantages écologiques de la micro-ferme .....	24
Le poids des charges = facture écologique.....	24
Amender sa terre avec des produits locaux.....	25
Réduction des « traitements bio » .....	26
PARTIE 2 : PERSPECTIVES POUR 2020.....	28
<i>Ecologie : Un lieu d'expérimentation et de diversification</i> .....	28
Mode de production .....	28
Banque de semence .....	29
Augmentation de la diversification des variétés anciennes .....	29
Le Verger.....	29
<i>Vie Sociale : le champ, un lieu de formation et de rencontre.</i> .....	30
Les stages.....	30
La vie au champ.....	31
La vie hors champ.....	31
<b>CONCLUSION.....</b>	<b>32</b>

## Partie 1 : Bilan de la saison 2019

2<sup>ème</sup> saison sur ce nouveau terrain et 5<sup>ème</sup> saison de maraîchage : « Ma petite entreprise, connaît pas la crise ». Nous arrivons à la fois à un point de maturité de cette aventure agricole mais aussi à un point de bascule.

C'est un point de maturité car l'expérience et la confiance ont pris le pas sur les peurs multiples de ne pas réussir dans cette entreprise et l'avenir, sans être assuré, les accidents climatiques et physiques étant toujours possibles, semble beaucoup plus sécurisé qu'il y a quelques années.

C'est aussi un point de bascule car nous sommes arrivés à un pallier en terme de production agricole. Ce pallier assure certes un revenu décent pour l'agriculteur mais il pose la question du recours ou non au salariat si l'on souhaite progresser encore ou même simplement adoucir une défaillance physique inéluctable au fur et à mesure que les années de labeur viennent éroder les articulations, les muscles, les tendons et poussent le paysan vers une dégradation lente mais certaine de l'ensemble de ses organes, y compris de son cerveau qui diminue le nombre de connections gardant uniquement les plus utiles au désherbage. C'est aussi un point de saturation car cette recherche de productivité arrive à son terme. On a cherché pendant des années à produire plus sur une surface donnée et maintenant que la production répond correctement aux besoins économiques, il est temps de penser à autre chose qu'aux pépettes.

J'ajouterai un autre point qui fera le lien entre les deux : la demande croissante en stages qui apporte justement une aide ponctuelle dans le travail au champ mais qui mobilise aussi l'énergie vers un domaine d'habitude réservé à des paysans plus aguerris : la formation et la transmission.

Alors que j'étais relativement isolé les premières années, cheminant solitaire à travers les saisons, il semble désormais de plus en plus flagrant que le champ devient aussi un lieu de partage, de convergence et d'échanges pour qui souhaite s'installer sur un modèle similaire de micro-ferme.

Ne mentons pas, cette dynamique de transmission a toujours été recherchée car la conversion agricole est un acte militant qui prend davantage de sens lorsque l'on peut aider d'autres personnes à franchir le pas et à lâcher un travail généralement du secondaire ou du tertiaire pour venir dans l'univers exaltant du primaire. Les rapports d'activités, les documents mis en lignes ont toujours été en priorité à destination de celles et ceux qui, comme moi il y a quelques années, se posent la question du « retour à la terre » mais qui manquent encore de billes techniques pour parfaire leur tactique d'installation.

Aux vues des résultats économiques 2019 qui sont encore plus encourageants, je ne pense pas qu'il y aura moins de visites, moins de demandes de stage ni moins de sollicitations par mail ou par téléphone les prochaines saisons. En effet, c'est avant tout la validité du modèle économique qui attire car c'est seulement en proposant une alternative professionnelle relativement viable que l'on attirera plus de monde dans notre profession. Quand nous serons une centaine de micro-fermes sur le département, cet afflux de stagiaires diminuera peut-être car le choix sera alors plus large mais pour l'instant, nous sommes très peu à s'être installés sur moins de 1ha, et encore moins à travailler sur 1000 m<sup>2</sup> de planches permanentes.

La question se pose désormais de l'orientation que l'on pourrait donner à la ferme afin de gérer ce flux de demandes et donc de réorganiser la vie au champ.

## 1 - Résultats économiques

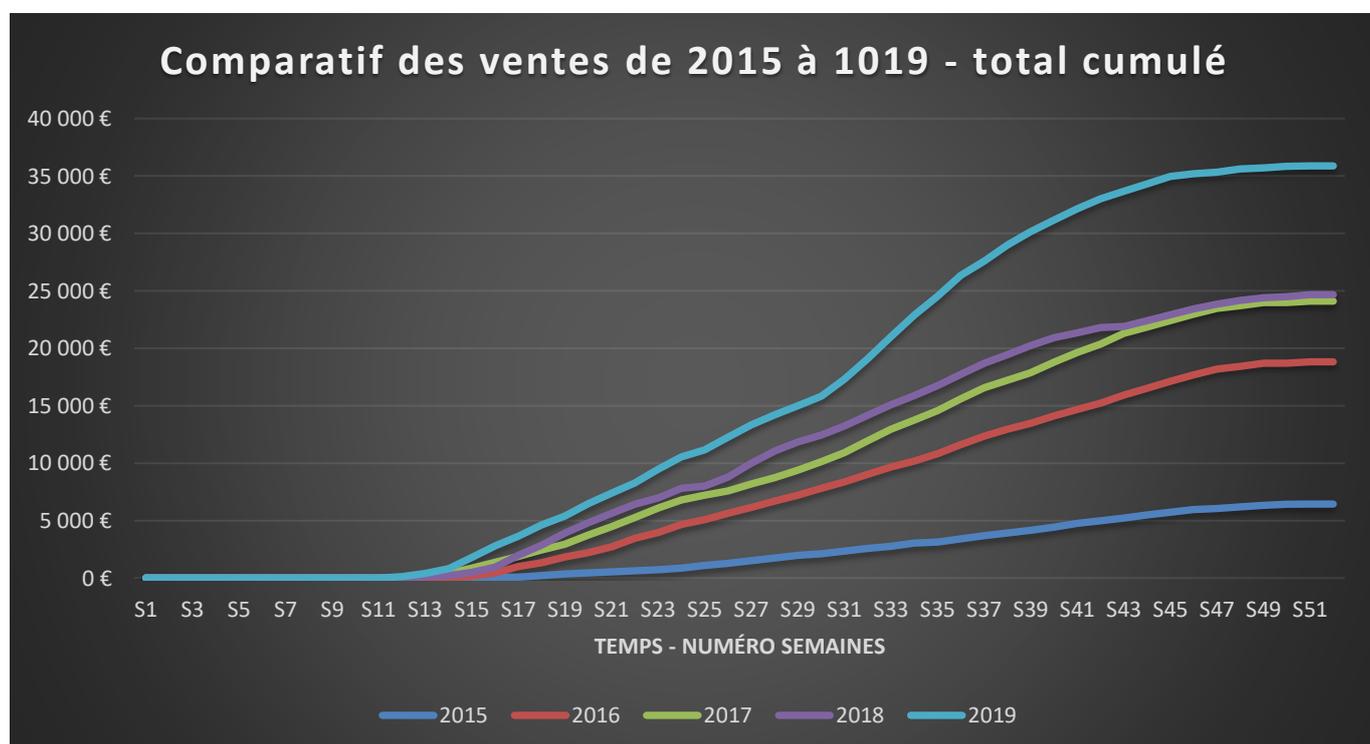
Le déménagement en 2018 s'est soldé par une stagnation du chiffre d'affaire. Nous avons en effet légèrement diminué la surface cultivée et surtout, nous avons rencontré quelques mésaventures automnales avec une mauvaise gestion des zones ombragées.

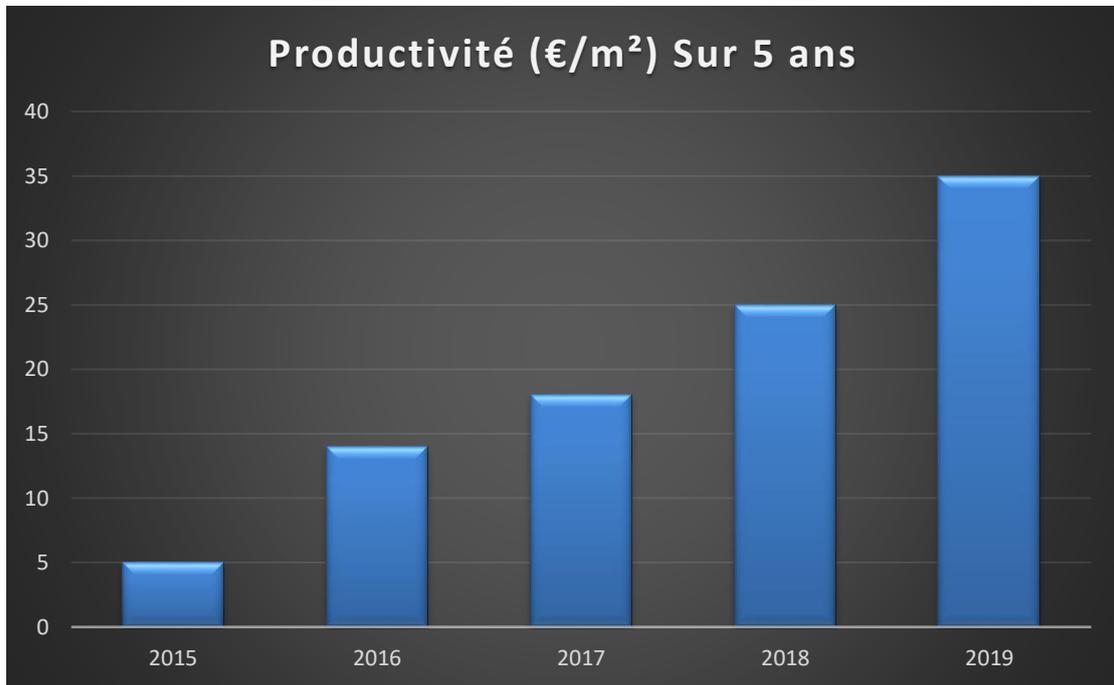
Cette année de bizutage écoulée, nous sommes repartis à la hausse avec un CA qui augmente de plus de 30 % et un bénéfice net qui tutoie les 25 000 €. Ce bénéfice qui correspond à un salaire potentiel d'environ 2 000 € par mois était inespéré au démarrage de l'activité. Et pourtant, ce n'est pas faute d'avoir poussé le bouchon écologique un peu plus loin puisque nous avons été plus exigeants que les années passées avec l'arrêt total des traitements, l'abandon total des hybrides et l'amendement 100 % local et naturel (compost végétal et fumier). Nous n'avons pas non plus renoncé à la diversité puisque nous gardons *grosso modo* la même quantité de légumes que les années précédentes avec des prix de ventes quasi inchangés.

Nous détaillerons en deuxième partie les raisons d'une telle réussite car elles sont multiples mais cela représente un revenu tout à fait honorable quand on sait les difficultés générales que rencontre la profession.

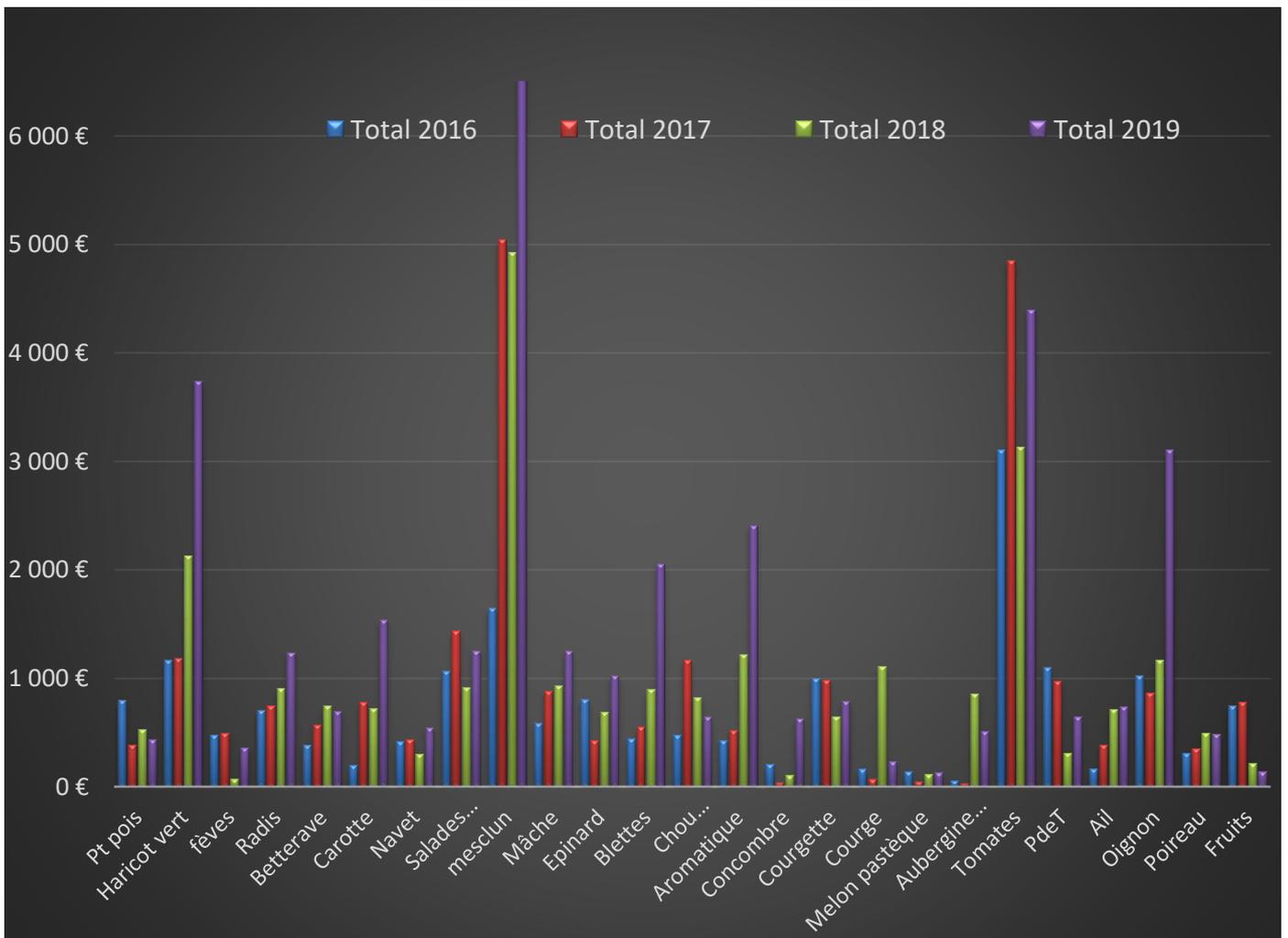
### Volume de production

Le graphique ci-dessous représente un comparatif du volume des ventes durant les 5 dernières saisons. La stagnation entre 2017 et 2018 correspond au déménagement de l'activité sur le nouveau terrain et le passage de 1200 m<sup>2</sup> de culture à 1000 m<sup>2</sup>. Le graphique suivant représente l'évolution de la productivité toujours sur les 5 années. On voit là une constante augmentation depuis la première année et même si on pense être arrivé à un pallier, il n'est pas dit que cette productivité ne puisse pas encore légèrement augmenter même si nous n'atteindrons certainement jamais les résultats exceptionnels du Bec Hellouin (plus de 50 €/m<sup>2</sup> en moyenne).





Voyons ensuite plus en détail un comparatif des volumes de production pour chaque légume.



Y'a pas à tortiller, la production a grimpé presque partout avec pourtant des surfaces cultivées quasi identiques. Des cultures mieux entretenues, mieux désherbées, mieux arrosées. Une fertilité du sol au rendez-vous, une meilleure gestion de l'ombrage. Bref, c'est le métier qui rentre.

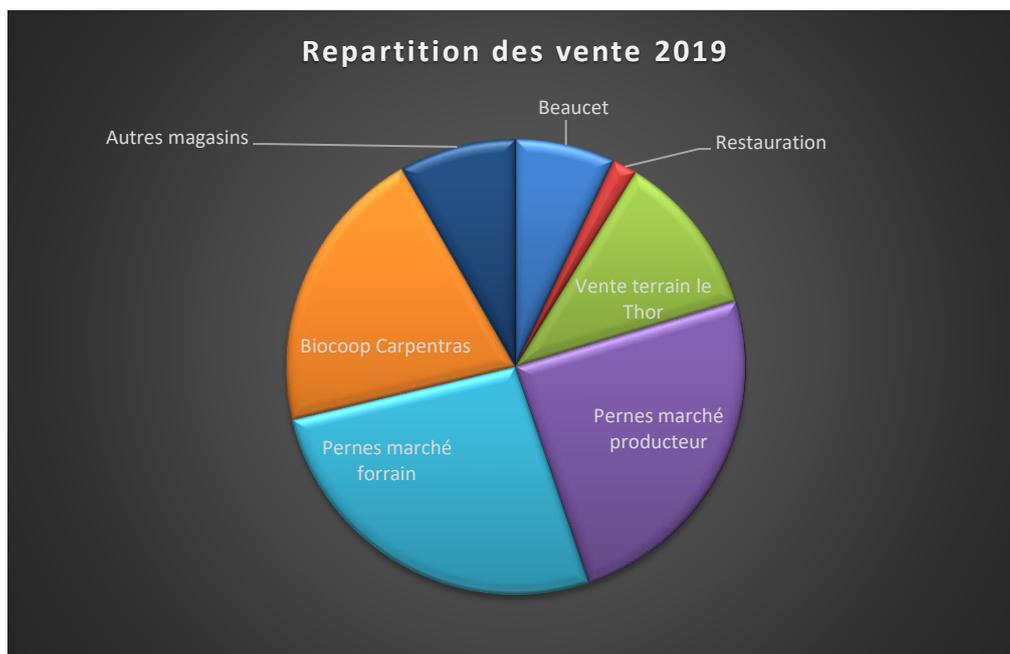
Voici quelques petites remarques en vrac qui expliquent différentes hausses :

- Gros retard à l'allumage sur les haricots verts car les graines semées en direct se faisaient bouffer par on ne sait pas quoi (les cloportes !!!). Du coup, après 3 semis ratés, on est passé par la phase « semis en plaques alvéolées » puis repiquage 7 jours plus tard et là bingo : 50 % de production en plus au final sur une période de récolte d'à peine 6 semaines. Cette production explique en partie le décollage du CA au mois d'août.
- On est au top sur les carottes avec une technique de semis enfin maîtrisée et un désherbage/éclaircissage nickel. On arrive à 15 bottes au m<sup>2</sup> sur le semis de printemps. On a même réussi enfin un semis au mois de mai, avant les grosses chaleurs.
- Le créneau aromatique a été étendu avec un triplement de la surface pour le persil. On s'est même fait une petite session « coriandre » pour une commande spéciale d'un ami, roi des falafels.
- On a enfin trouvé une bonne technique pour produire les concombres en les surélevant grâce à une grille, ralentissant ainsi l'arrivée de l'oïdium. On appliquera désormais cette technique aux melons et aux pastèques qui ont plus souffert cette année.
- Grosse production d'oignon avec un désherbage soigné et des ventes qui ont bien suivi. On a également expérimenté des cébettes plus tardives ce qui a fait qu'on a eu de l'oignon quasiment toute l'année.

Pour le reste, un peu plus de ci, un peu plus de ça. En revanche, mauvaise année pour les aubergines et les poivrons. Très moyen pour les patates même si mieux que l'année passée, zéro pointé sur les melons, les potimarrons et les tomates roma. Bref, il y a encore de la marge !!!

## Commercialisation.

Voici le graphique représentant la répartition des ventes sur l'année 2019.



Il y a eu du changement dans le réseau de vente avec l'arrêt du marché de Venasque et le démarrage du marché de Pernes du samedi matin. On a troqué un marché fort sympathique mais peu fréquenté pour un marché parfois un peu moins sympa car plus tendu question emplacement mais aussi beaucoup plus fréquenté. Après plusieurs mois à être bringuebalé d'un emplacement à l'autre, nous avons finalement obtenu une place à peu près stable mais surtout une clientèle rapidement devenue fidèle. Il y a relativement peu de producteurs, aucun en bio et le succès fut rapidement au rendez-vous avec des marchés qui ont dépassé les 500 € en pleine saison. C'est devenu très vite la meilleure vente de la semaine avec le marché des producteurs du mercredi.

Le partenariat avec Biocoop Auzonne est toujours au beau fixe avec une mention spéciale au collectif qui s'est bien battu depuis 2 ans pour préserver « l'esprit » associatif et qui a finalement eu gain de cause en réinvestissant le bureau lors de l'AG du printemps 2019. Le management jupitérien du directeur n'a pas eu le succès escompté.

Nous réalisons toujours les paniers au Beaucet même si cette vente a été légèrement moins bonne que l'année passée.

Nous poursuivons en outre la logique de vendre le plus localement possible. Nous avons ainsi livré un peu le primeur du marché de la Gare ainsi que le restaurant « Nourjane » également au même endroit.

Et pour finir, toujours des petits partenariats avec « Biotope » d'Avignon, le « Sarment bio » à Cavillon et le nouveau magasin « La route du vrac » à Monteux.

## Bilan : Charges et Produits

C'est un bilan donc très largement positif cette année avec un beau palier franchi sur le bénéfice net. Après 5 années de mise en place de cette technique particulière sur petite surface et sur 2 terrains différents, on ne peut plus guère remettre en cause la validité économique du modèle. Nous le verrons dans le chapitre suivant, cela sous-tend des contraintes mais en tout cas, c'est encourageant pour qui veut se lancer dans l'aventure agricole avec relativement peu de moyens au départ. Les charges augmentent légèrement un peu partout mais largement moins que le CA. Le crédit d'impôt a en revanche augmenté de 1000 € et les prestations du champ sont stables (participation au jury BPREA et tutorat).

**Tableau Charges/Produit**

Charges						Produit					
	2015	2016	2017	2018	2019		2015	2016	2017	2018	2019
<b>Charges d'exploitation</b>	<b>4 304 €</b>	<b>6 113 €</b>	<b>11 401 €</b>	<b>10 369 €</b>	<b>13 782 €</b>	<b>Produit d'exploitation</b>	<b>6 029 €</b>	<b>18 738 €</b>	<b>26 525 €</b>	<b>27 916 €</b>	<b>40 570 €</b>
Véhicule	674 €	1 516 €	1 761 €	1 930 €	2 447 €	Vente	5 929 €	18 738 €	23 455 €	24 626 €	36 072 €
Semence	658 €	1 273 €	1 540 €	1 870 €	2 023 €	Prestation de service	100 €		570 €	790 €	515 €
Pépinière	564 €	494 €	796 €	867 €	1 196 €	Crédit d'impôt			2 500 €	2 500 €	3 500 €
Amendement	330 €	0 €	1 385 €	330 €	560 €	Vente matériel					483 €
Administratif	571 €	1 021 €	3 904 €	3 852 €	4 693 €						
Transfo	293 €	287 €	396 €	14 €	79 €						
Achat	542 €	941 €	257 €	0 €	0 €						
Irrigation	186 €	189 €	258 €	300 €	441 €						
Outillage champs	337 €	259 €	952 €	951 €	2 106 €						
Divers	148 €	132 €	152 €	254 €	236 €						
<b>Achat terrain</b>											
<b>Dotation aux amortissements</b>	<b>1 557 €</b>	<b>1 914 €</b>	<b>2 279 €</b>	<b>2 322 €</b>	<b>2 316 €</b>						
<b>Total des charges</b>	<b>5 861 €</b>	<b>8 027 €</b>	<b>13 680 €</b>	<b>12 691 €</b>	<b>16 098 €</b>	<b>Totale des produits</b>	<b>6 029 €</b>	<b>18 738 €</b>	<b>26 525 €</b>	<b>27 916 €</b>	<b>40 570 €</b>
<b>Solde Crédeur (bénéfice)</b>	<b>168 €</b>	<b>10 711 €</b>	<b>12 845 €</b>	<b>15 226 €</b>	<b>24 472 €</b>	<b>Solde débiteur (perte)</b>					
<b>Total Général</b>	<b>0 €</b>	<b>0 €</b>	<b>0 €</b>	<b>0 €</b>	<b>0 €</b>	<b>Total Général</b>	<b>0 €</b>	<b>0 €</b>	<b>0 €</b>	<b>0 €</b>	<b>0 €</b>

## Investissement

Investissement global sur 5 ans						
	2015	2016	2017	2018	2019	TOTAL
Transport	1 508.5 €		88.0 €	1 000.0 €	0.0 €	<b>2 596.5 €</b>
Outillage Champ	1 391.7 €	750.53 €	629.1 €	2 147.5 €	1 694.4 €	<b>6 613.2 €</b>
Irrigation	2 485.1 €	236.94 €	678.9 €	905.0 €	508.1 €	<b>4 814.0 €</b>
Récolte/marché	307.8 €	613.69 €	0.0 €	40.0 €	0.0 €	<b>961.5 €</b>
Pépinière/semence	629.5 €	50.00 €	15.0 €	339.9 €	638.4 €	<b>1 672.7 €</b>
Autre	80.0 €					<b>80.0 €</b>
<b>TOTAL</b>	<b>6 402.5 €</b>	<b>1 651.2 €</b>	<b>1 411.0 €</b>	<b>4 432.4 €</b>	<b>2 840.8 €</b>	<b>16 737.9 €</b>

Ah la la, dès qu'on a 3 pépètes en poche les paysans, on est toujours tenté par le dernier outil à la mode, quand c'est pas la voiture de nos rêves : un kangoo rallongé avec vitre électrique !!!

Non, cette année, on a été plus raisonnable en en gardant un peu dans la manche, histoire de passer l'hiver. On s'est quand même lâché sur une nouvelle « Campagnole » un peu plus large (80 cm) qui devrait diviser par deux le temps de travail de préparation des planches avant plantation ou semis. On a remis un peu de sous dans les filets anti-insectes et la toile tissée qui remplacera désormais la bâche d'ensilage trop fragile pour procéder aux désormais incontournables occultations.

On a aussi commencé à investir dans des plaques alvéolées rigides plus solides que celles actuellement utilisées et donc beaucoup plus durables mais qui coûtent 3 fois plus cher. Donc petit à petit.

Ajoutons, comme chaque année, un peu d'irrigation, quelques outils et on arrive à un peu plus de 2500 € pour cette année ce qui est dans la moyenne. On a également fait une demande pour l'achat d'une petite bande de terre actuellement louée à la mairie mais la vente ne se formalisera certainement que l'année prochaine.

## 2 – Bilan technique – Pourquoi ça marche !!!

Comme je l'ai dit précédemment, la ferme possède désormais sa petite réputation, essentiellement pour des raisons économiques. La question récurrente lorsque je dis que je travaille sur 1000 m<sup>2</sup> de « planches permanentes » en plein champ est : « Mais tu arrives à gagner ta vie ? ». On sent bien le scepticisme ambiant qui existe autour de ces projets « mini » qui ressemblent, vus de l'extérieure, plus à des potagers amateurs qu'à de véritables fermes avec son lot d'entrepôts, de serres et de tracteurs.

Et parallèlement, pour celles et ceux, futur(e)s paysan(e)s, qui ont pris le temps de lire tous les rapports et documents, la curiosité les pousse à venir voir comment je m'y suis pris pour sortir des salaires aussi honorables après seulement quelques années d'activités. Il est certain qu'il peut y avoir un engouement d'autant plus massif de retour à la terre si les reconvertis peuvent envisager de gagner correctement leur vie car tout le monde n'est pas prêt à tailler à la hache dans son niveau de vie.

On n'est crédible que lorsque l'on gagne des pépètes et plus on gagne des pépètes, plus on devient crédible. C'est un peu idiot quand on y pense car un exploitant agricole « entrepreneur » qui va pourrir les sols et l'atmosphère mais qui va gagner des millions, avec parfois de bonnes aides européennes, va de fait posséder une légitimité plus importante que le militant radicalisé qui bataille dure pour impacter le moins la nature mais qui galère à gagner 3 sous, obligé de vivre à l'arrache sur son terrain et bénéficiant du RSA. La beauté des motivations de l'un fait rarement le poids devant la lourdeur du portefeuille de l'autre.

Et chacun d'entre nous cherche l'équilibre entre ses besoins économiques et ses motivations écologiques. Il existe une gamme infinie de manière de produire des légumes et on peut définir 3 grandes constantes, 3 boutons de réglage, 3 manivelles, 3 manettes, 3 mamelles, enfin vous avez compris, 3 composantes qui s'entrechoquent constamment :

- le temps de travail : l'énergie humaine disponible
- la volonté de faire du bénéfice : le niveau de rentabilité de la ferme
- la sensibilité écolo : l'exigence écologique du lieu.

Toutes les discussions que je peux avoir avec des collègues paysans ou des personnes en projet d'installation tournent autour de ces sujets.

La rentabilité est en particulier un sujet qui coince parfois car il n'est pas toujours évident de mettre les données économiques sur la table. Tout le monde n'est pas forcément à l'aise avec le sujet des pépètes. Dans une société où le veau d'or a pris la place de Dieu, l'argent suscite un mélange de défiance et d'envie.

La composante écologique est certes un point plus facile à aborder mais elle est souvent intrinsèquement dépendante des besoins économiques et du temps disponible. Ainsi en va-t-il de cet échange récurrent :

Question : « Pourquoi tu ne fais pas plutôt comme ceci ou comme cela, ce serait plus écolo ? »

Réponse : « Parce que cela prendrait trop temps, parce que ça coûterait trop d'argent ou ça deviendrait moins rentable. »

Voici en deux phrases le dilemme auquel nous sommes en généralement confrontés. Nous recherchons une certaine efficacité, une certaine rentabilité en fonction de notre capacité de travail et nous composons avec notre

fibre écologique pour faire au mieux. Chaque paysan qui se dit un tant soit peu écolo se pose forcément toujours cette question et il compose au quotidien avec ce dilemme.

Sûr que si tel paysan est plus fortement motivé par le fait de gagner des sous, il écouterait peut-être un peu moins la petite voix écolo qui lui susurre des idées et sûr aussi que si tel autre n'a aucune pression économique et très peu de besoins, il peut plus se laisser aller à l'expérimentation écolo-radicalisée.

Au milieu de tout ça, il y a l'énergie déployée : « tu tartines combien d'heures par semaine ». Le paysan est souvent vu comme un besogneux qui ne prend jamais de vacances, astreint à des semaines de 89 heures. On peut même sentir parfois un concours de celui qui pisse le plus loin, à savoir : « moi c'est du H24, 7 sur 7 ».

Pour sûr, il ne faut pas être un oisif pour faire ce métier car la nature, elle, ne s'arrête jamais : « Jah work, is never done » chantait Ben Harper. Est-ce qu'il faut pour autant admirer un acharné du travail, s'il s'acharne à détruire pour gagner un maximum, alors que l'oisif qui glane un peu et se repose tranquillement est un parfait écolo ? Ou faut-il encore croire les vendeurs de rêves qui vous disent qu'en intégrant parfaitement l'intelligence de la nature, vous pouvez réaliser un jardin d'éden fertile qui produira sans travail ?

Là encore, la nature de chacun s'exprime et ajuste ses envies, ses aspirations à sa propre capacité de travail avec ces 3 questions redondantes :

- Qu'est-ce que je suis capable de mobiliser comme énergie ?
- Combien je veux gagner au final ?
- Quelles sont mes exigences écologiques ?

Ces 3 questions reviendront toujours dans la mise en place d'une ferme et elles évolueront en permanence. Ainsi, une ambition écologique va parfois venir buter sur la réalité économique ou physique et cette exigence sera peut-être révisée par la suite. Parfois une ferme qui tourne déjà bien va essayer d'évoluer vers des pratiques un peu plus écologiques. Bien sûr je ne traite pas ici des conventionnels purs et durs qui ne vont vers le label AB que pour des raisons économiques. Ils sont malheureusement de plus en plus nombreux mais on est hors sujet.

Tout change, tout évolue mais ces constantes sont toujours présentes. Il s'agit, dans ce chapitre, de bien détailler ces composantes, de les retourner dans tous les sens pour aider la maturation/macération/fermentation du projet agricole que le lecteur a peut-être en tête.

### *Une carte d'identité de la ferme attractive*

Un travail entièrement manuel, aucune variété hybride, une autonomie sur la réalisation des plants et une partie des semences, un amendement entièrement local et naturel, un CA qui dépasse les 40 000 € et un bénéfice net de près de 25 000 €. Tout cela en plein champ avec un temps de travail entre 35h et 40h par semaine lissé sur l'année puisque la commercialisation s'arrête durant janvier, février et mars, diminuant ainsi sensiblement le temps de travail.

Présenté comme ça, cela pourrait faire rêver et c'est en effet un résultat tout à faire honorable lorsque l'on reprend en compte les critères de temps de travail, d'exigence écologique et de performances économiques détaillés précédemment. Et en effet, depuis quelques années, les micro-fermes ont ouvert une voie intéressante d'alternative à l'installation agricole plus classique.

Mais attention, ce n'est pas non plus « surfing USA », une bière à la main et « finger in the nose ». Pour sortir de tels résultats, il y a tout un tas de composantes qu'il faut prendre en compte. Certaines sont dues à la spécificité

du sol, du climat et donc hautement dépendante du lieu et de la région : « Provence is great !!! ». Certaines sont plus directement liées à la méthode employée et à l'amélioration des compétences que l'on accumule naturellement au fur et à mesure des années de labeur.

Nous allons détailler ci-dessous quelques points forts qui permettent une telle performance et nous indiquerons également des remarques qui peuvent aussi remettre en question ce modèle, ses points faibles et ses angles de critiques plus ou moins pertinentes.

### *Ce qui n'est pas spécifique à cette ferme mais qui est essentiel*

#### ***La fertilité et la vie du sol***

Ça ne se voit pas, c'est sous la terre, mais c'est essentiel. Le maraîchage est certainement l'activité agricole la plus exigeante en terme de fertilité. Chacun possède sa stratégie pour obtenir un sol le plus fertile possible et même si vous trouverez toutes les informations sur les amendements dans les annexes de ce rapport, je ne trouve pas essentiel de les détailler ici tant chaque stratégie dépendra de multiples facteurs dont :

- l'état du sol au démarrage de l'activité
- la volonté ou non d'utiliser des amendements naturels (compost, fumier) plutôt qu'industriels
- la nature même du sol.

L'erreur de débutant que l'on fait souvent au démarrage est de sous-évaluer les apports la première année. Comme beaucoup, j'ai fait cette erreur et j'aurais eu des résultats oh combien meilleur la première saison si j'avais mis le paquet sur un apport plus rapidement disponible (style « ovinap » ou « orga 3 ») au démarrage. Ensuite, je me garderais bien de donner d'autres conseils car je suis encore débutant à ce stade et je fais tout au doigt mouillé. Même si les quantités apportées sont relativement importantes avec une recherche de diversité, il est possible que je fasse aujourd'hui fausse route et que je me retrouve avec des carences d'ici quelques années.

#### ***La nature du sol / Le climat***

La première installation avait débuté sur une bonne terre potentielle (assez légère mais avec un bon taux d'argile tout de même) mais qui avait été laissée à l'abandon pendant pas mal d'années et la friche n'était pas jolie. C'est seulement au bout de la 3<sup>ème</sup> année sur cette première parcelle que l'on a eu une fertilité et une productivité honorables. Cette première terre avait également la spécificité d'avoir une nappe d'eau souterraine qui remontait à quelques dizaines de centimètres sous le niveau du sol en hiver et qui mettait pas mal de temps à redescendre au printemps retardant ainsi considérablement le réchauffement du sol.

Pour le deuxième terrain, nous étions dans un cas de figure opposé. Une terre un peu plus « pauvre » en théorie (sablo-limoneux) mais qui était une belle prairie de luzerne depuis plusieurs années. On a ainsi bénéficié de « performances » équivalentes voire même meilleures que sur la terre précédente après 3 ans d'amendement. En revanche, étant situées en bord de Sorgues, ce sont des terres « froides », plus humides et plus ombragées car bordées de deux grandes haies de peupliers. Nous avons ainsi des automnes un peu plus difficiles à gérer avec une humidité constante sur le terrain. Ces grandes haies coupent en revanche assez mal le mistral et nous avons donc plus de contraintes également à ce niveau.

Mais dans les deux cas, ce sont des terres plutôt faciles à travailler manuellement, qui ressuient assez rapidement, sans cailloux et je ne vous parle pas du climat provençal qui est une pépite pour qui veut faire du maraîchage.

Dans tous les cas de figure, une terre demande un apprentissage et c'est à son contact, au fil des saisons qu'on apprend d'elle et qu'on apprend la manière de travailler avec elle. Il est probable que la méthode aurait sensiblement évoluée si je m'étais retrouvé sur des terres très argileuses ou très caillouteuses avec certainement un système en non-travail du sol comme certains maraîchers l'ont expérimenté dans d'autres endroits.

### ***La recherche d'optimisation***

Soit on est très fort dans l'organisation du travail et l'optimisation des tâches, soit on est très fort tout court, j'entends musculairement, et on rattrape par le physique ce qu'on néglige dans l'organisation. Le maraîchage est un Tetris avec une longue liste de tâches à faire qui vous tombent du ciel de plus en plus rapidement au fur et à mesure de l'arrivée du printemps et c'est votre organisation qui permet ou non de gérer tout ce qui arrive. Un système bien optimisé et ce sont des heures de gagnées. Ce système inclut entre autres :

- l'itinéraire de culture (préparation du sol/plantation/désherbage)
- l'optimisation du désherbage et de l'entretien des cultures (vitesse d'exécution, timing et outillage)
- l'organisation du lavage et du stockage des légumes
- le réseau de vente et la minimisation des pertes.

Tel un sculpteur qui reprend mille fois son œuvre, on recherche en permanence à améliorer l'efficacité de ces différentes étapes de la production. Il faut que ça dépote et que chaque mini kJ d'énergie soit utilisé à bon escient. Chaque faille dans l'organisation représente un travail supplémentaire, quelques minutes de perdues qui se transforment en heures ou en jours à la fin de la saison. C'est pour cette raison que les maraîchers sont souvent bourrés de petites habitudes de travail et vous font des chichis pour ce qui peut paraître des détails.

### ***Le petit « plus » de cette ferme***

Qu'est-ce qui fait que dans cette ferme, on arrive à des productivités dépassant les 35 €/m<sup>2</sup> en moyenne avec des cultures uniquement plein champ et sur 9 mois de production ?

### ***Le plan de culture et les rotations***

C'est certainement le cœur de la réussite sur petite surface. Pour résumer, à partir de fin mars, 90 % des cultures sont déjà en place. Cela veut dire que les semis démarrent début janvier et les plantations début février. On plante, on sème, on plante, on sème tout le mois de février et le mois de mars. A partir d'avril, dès qu'une planche se libère, elle est remplacée par une autre culture le jour même, le lendemain et rarement plus d'une semaine après. Et ce rapprochement dans les rotations se poursuit toute la saison jusque fin septembre. Au 1<sup>er</sup> octobre le champ est rempli de légumes et la décroissance s'enclenche alors jusque fin décembre.

S'il n'y avait qu'un seul point à souligner pour faire fonctionner un système en planche permanente sur petite surface, ce serait celui de l'utilisation à pleine cadence du moindre m<sup>2</sup> disponible pendant toute la saison.

On se retrouve donc toujours en légère surproduction de plants (surtout en fin de saison) afin d'être sûr de remplir les planches au max.

On refait mille fois le plan de culture afin de bien calculer les dates de fin de cultures et faire en sorte que « tout rentre ».

C'est la compétence principale que l'on a améliorée pour arriver à un premier palier de productivité.

### ***L'optimisation des espacements / le soin apporté aux cultures***

En deuxième position se trouve la recherche de la densité optimale. A force d'essais, on est arrivé à un bon équilibre entre le nombre de lignes par planche de culture et l'espacement sur les lignes. Parallèlement, on est devenu meilleur sur la qualité du désherbage, du buttage et plus généralement sur le soin apporté aux cultures. L'exemple des carottes est le plus flagrant car un bon semis, un bon désherbage et un bon éclaircissage multiplie par 3 la productivité mais c'est vrai pour la plupart des cultures. La saison passée, on a soigné le buttage et le désherbage des oignons et la production a été multipliée par deux.

On est également progressivement beaucoup passé par la phase « plaques alvéolées » pour tout un tas de culture qui peuvent se faire en semis direct (navet, betterave, haricot vert, radis noir,...). Cette étape a plusieurs avantages :

- Quand les plants sont à la pépinière, ils ne sont pas au champ et c'est toujours une place libérée un peu plus longtemps.
- A la plantation, pas de trous. Les espacements sont déjà parfaits, pas besoin d'éclaircir.
- On gagne généralement un désherbage, surtout en été où la reprise peut être si rapide qu'il n'y a parfois même pas besoin de désherber.

En resserrant les cultures, on limite aussi souvent la repousse d'herbe.

Dans la catégorie « soin apporté aux plantes », on peut aussi citer la qualité du paillage (paille s'il vous plaît), la qualité de l'irrigation et l'utilisation de voile anti-insecte et de P17. Le P17 est essentiel en début de saison davantage pour la protection qu'il offre face au mistral que contre le froid.

Tout ceci, affiné, retravaillé avec obsession, psycho-rigidité, voire névrose psychopathe jusqu'à se réveiller au milieu de la nuit en suant et en hurlant : « 7 rangs de carottes, pas 6, 7 rangs je te dis et bien désherbés !!! ».

## Les critiques que l'on peut faire/entendre mais qui sont moyennement pertinentes

Le problème avec la nouveauté, c'est qu'elle est plus exposée aux critiques car l'un des sports nationaux est de descendre l'innovation. Lorsqu'une structure comme le « Bec Hellouin » a défendu, en partenariat avec l'INRA, la thèse selon laquelle on pouvait se sortir un salaire sur 1000 m<sup>2</sup>, elle s'est pris une volée de bois vert :

- par rapport au temps de travail : « oui mais ils ont plein de stagiaires et on ne fait pas la même chose à 10 pendant 1h que tout seul pendant 10h »
- par rapport à la valorisation : « oui mais ils vendent très cher leurs produits et ils valorisent les invendus »
- par rapport à la productivité : « oui mais ça fait des années qu'ils amendent leur sol et jamais on aurait une fertilité si forte au démarrage ».

Sans dire que chacune de ces critiques soit infondée, on oublie alors le cœur de la thèse qui souligne seulement qu'il est possible d'augmenter la productivité des cultures en optimisant au mieux les surfaces utiles, en augmentant les densités, en resserrant les rotations, bref, tout ce que j'ai indiqué précédemment.

Il est d'usage de citer les maraîchers parisiens du XIX<sup>ème</sup> qui travaillaient un peu sur ce modèle et qui obtenaient également des productivités équivalentes. En gros, on n'a rien inventé !!!

A ce même titre, il est bon d'anticiper certaines critiques qui, sans être infondées, ne remettent pas pour autant en cause la pertinence du modèle.

### **« Oui, mais tu as une super terre et tu vis dans une super région »**

Tout à fait !!! Le sol et le climat sont des facteurs essentiels. A ce titre, la Provence est bénie avec un climat rude mais avec tout ce qu'il faut pour que cela pousse bien. C'est certainement la seule région de France où l'on puisse envisager une activité maraîchère sans serre. Le mistral qui peut nous taper parfois sur les nerfs peut aussi être un allié précieux après une pluie pour sécher les feuilles et empêcher l'arrivée de mildiou.

Il est également vrai qu'une bonne terre facilite grandement le démarrage d'une activité. Son niveau de matière organique, son équilibre sable-limon-argile, ses précédents culturels sont autant de données qui faciliteront ou non la montée en puissance de la production. Mais voilà, cela ne fait pas tout et on a coutume de dire qu'il n'existe pas de mauvaises terres, juste de mauvais maraîchers.

Un collègue qui possédait une terre très pauvre, sans vers de terre et avec une profondeur de sol très limitée par une couche de pur calcaire a ainsi vu sa productivité exploser grâce à une technique style « Maraîchage Sol Vivant » sans aucun travail du sol. Tel autre collègue qui démarrait sur des terres très lourdes un peu pentues, en zone de petite montagne, a, dès la deuxième saison eu des revenus tout à fait honorables tout simplement parce qu'il a 30 ans d'expérience dans le métier et une capacité de travail assez impressionnante.

Les deux terres que nous avons travaillées jusque-là étaient relativement différentes mais toutes deux présentaient de bonnes bases pour le format micro-ferme. Le grand avantage est que les deux ressuyaient assez rapidement et qu'il était ainsi plus aisé de mettre en place ses plantations progressivement au printemps histoire de ne pas se taper 1000 m<sup>2</sup> de « Campagnole » en 1 semaine. Sur une terre très argileuse, si la fin de l'hiver est humide, vous n'avez parfois qu'un créneau de quelques jours pour préparer toutes vos terres.

Dans tous les cas, le format micro-ferme pourrait très bien fonctionner ailleurs (d'ailleurs, il fonctionne déjà) mais en changeant d'approche en fonction du sol et du climat : travailler sur butte/coffrage sur des terres plus

lourdes ou plus humides, travailler sous tunnels dans des climats plus froids et/ou plus humides, utilisation d'un motoculteur, paillage plastique si pression des mauvaises herbes trop fortes, etc.

Il ne faut pas être têtue sur la manière dont on aborde la conduite de la terre et s'adapter à l'environnement mais je reste convaincu qu'il est possible d'obtenir des productivités similaires sur d'autres terres et d'autres climats.

**« Oui, mais tu fais une grosse partie de ton chiffre sur quelques cultures seulement »**

Là aussi, c'est vrai et c'est faux. C'est vrai dans le sens où, hasard du destin, on se retrouve avec le duo gagnant « mesclun/tomate » (comme Fortier, le Pape de la micro-ferme) qui représente pas loin de 30 % du CA, 18 % pour le mesclun et 12 % pour les tomates. On pourrait d'ailleurs rajouter les haricots verts cette année avec 10 % du CA. Donc 40 % du CA avec ces 3 produits.

Si une production prend une place trop importante dans le revenu final, il est pertinent de se demander si c'est un facteur de fragilité ou non de la ferme. Pour cela, il faut se poser les deux questions suivantes :

- Est-ce que cette culture est sensible ? C'est à dire, est-ce qu'il est possible de faire un zéro pointé une mauvaise année.
- Est-ce que le marché peut être saturé ? C'est à dire, à moyen terme, y a-t-il un risque que ce produit se vende moins et qu'il devienne largement moins « rentable ». Ceci en fonction bien sûr du réseau de commercialisation (en direct ou en magasin)

Pour le mesclun et les haricots verts, on est tranquille quelques années car la demande ne tarie pas et ce sont des produits « d'appel » au marché. Autant nous sommes nombreux à faire des haricots verts, autant le mesclun présente une telle contrainte organisationnelle que tout le monde n'est pas prêt à s'y coller. Pour ces deux cultures, les contraintes sont fortes (nombre élevé de rotations pour le mesclun, temps de récolte pour le HV) mais ce sont des cultures assez « faciles » à réussir. Faciles à produire et encore assez faciles à vendre.

Pour la tomate, c'est plus compliqué car il y a plus de risques de perte. Une mauvaise année et la production peut être divisée par deux. C'est pour cette raison que nous avons progressivement diminué la surface consacrée à cette reine de l'été. De 20 % du CA en 2017, on est ainsi passé à 12 % en 2018/2019.

En revanche, la demande est encore forte et, si ce n'est un petit coup de bourre au pic de production, on n'a pas trop de soucis pour les vendre.

Voici d'ailleurs un petit tableau de la liste des produits et de leur « rentabilité ». Par rentabilité, on indique uniquement la productivité au m<sup>2</sup>. Pour bien faire, nous avons également inclus la notion « de temps d'occupation au sol ». Par exemple, les tomates semblent être une culture rentable mais elles occupent la planche durant la moitié de la saison. On arrive à faire une petite rotation avant (en générale mâche, épinard, radis ou mesclun) mais elles restent ensuite en place de mai à octobre, interdisant une rotation en fin de saison. A l'inverse, le mesclun semble peu rentable mais il occupe une planche à peine 2 mois (moins de 30 jours pour les crucifères en pleine saison) et il n'est pas rare de pouvoir faire 4 rotations sur une planche qui a vu passer du mesclun. Le haricot vert est un entre-deux car il combine une bonne productivité au m<sup>2</sup> et une relative rapidité de croissance autorisant une rotation avant et une ou deux rotations après. Cela en fait certainement la culture la plus rentable. Sur le tableau, il y a donc un malus/bonus en fonction du temps d'occupation.

Légumes	Unité	Prix Min. (€)	Prix Max (€)	Prix au démarrage (€)	Augmentation depuis 2015 (%)	Rentabilité max (€/m <sup>2</sup> )	Temps d'occupation moyen de la planche (j)	Rentabilité/m <sup>2</sup> avec indexation nb de jours
Cébettes	Botte	0.80 €	1.50 €	1.50 €	-23%	34.00 €	100	34.00 €
Haricot Vert	kg	6.50 €	8.00 €	6.00 €	21%	20.00 €	70	28.57 €
Courgette	kg	2.20 €	2.50 €	2.50 €	-6%	28.00 €	100	28.00 €
Mesclun	kg	7.30 €	8.00 €	10.00 €	-24%	16.00 €	60	26.67 €
Simiane	Botte	1.90 €	2.20 €	2.20 €	-7%	29.00 €	110	26.36 €
Oignon frais	Botte	1.50 €	1.90 €	1.90 €	-11%	29.00 €	120	24.17 €
Carotte	Botte	1.90 €	2.50 €	2.50 €	-12%	28.00 €	120	23.33 €
Tomate Cerise	kg	4.00 €	6.00 €	6.00 €	-17%	35.00 €	150	23.33 €
Concombre	kg	2.00 €	3.00 €	3.00 €	-17%	20.00 €	90	22.22 €
Radis	Botte	0.90 €	1.10 €	1.10 €	-9%	12.00 €	60	20.00 €
Persil / Coriandre	Bouquet	0.90 €	1.10 €	1.10 €	-9%	35.00 €	210	16.67 €
Tomate Ancienne	kg	3.00 €	3.50 €	3.50 €	-7%	25.00 €	150	16.67 €
Aillet/ail Frais	Botte	1.30 €	1.50 €	1.00 €	40%	15.00 €	100	15.00 €
Mâche	kg	8.00 €	10.00 €	11.00 €	-18%	12.00 €	80	15.00 €
Chou Rave	unité	0.90 €	1.00 €	1.00 €	-5%	17.00 €	120	14.17 €
Blette	botte	1.90 €	1.70 €	1.90 €	-5%	25.00 €	180	13.89 €
Fenouil	kg	3.20 €	3.50 €	3.50 €	-4%	12.00 €	90	13.33 €
Betterave	botte	1.90 €	2.20 €	2.20 €	-7%	10.00 €	80	12.50 €
Navet	Botte	1.50 €	1.90 €	1.90 €	-11%	10.00 €	80	12.50 €
Salade	unité	0.80 €	1.00 €	1.00 €	-10%	10.00 €	80	12.50 €
Fèves	kg	3.00 €	4.50 €	4.50 €	-17%	12.00 €	100	12.00 €
Radis Noir	kg	2.50 €	2.80 €	2.60 €	2%	7.00 €	60	11.67 €
Butternut	kg	2.50 €	2.50 €	2.20 €	14%	11.00 €	100	11.00 €
Oignon Sec	kg	2.60 €	2.60 €	2.50 €	4%	15.00 €	140	10.71 €
Patate	kg	2.60 €	3.80 €	3.10 €	3%	10.00 €	100	10.00 €
Petit pois	kg	8.00 €	9.00 €	8.00 €	6%	12.00 €	120	10.00 €
Poireau	kg	2.80 €	2.80 €	2.50 €	12%	11.00 €	120	9.17 €
Epinard	kg	2.90 €	3.60 €	3.50 €	-7%	8.00 €	90	8.89 €
Pastèque	kg	1.50 €	1.50 €	1.50 €	0%	7.00 €	90	7.78 €
Poivron	kg	3.60 €	4.00 €	4.00 €	-5%	13.00 €	180	7.22 €
Chicorée	unité	1.20 €	1.50 €	1.50 €	-10%	6.00 €	100	6.00 €
Aubergine	kg	3.50 €	3.20 €	3.50 €	-4%	10.00 €	180	5.56 €

L'argument de dépendance est donc intéressant car il peut en effet être tentant de diminuer la diversité pour pencher vers les cultures les plus rentables mais on s'expose alors à plus d'aléas. A ce titre, le modèle micro-ferme diversifié n'échappe pas à la règle mais peut s'en prémunir.

C'est d'ailleurs aussi le cas du point de vue de la commercialisation avec une fragilité qui augmente proportionnellement à la réduction des débouchés. Plus votre réseau est diversifié, moins vous craignez l'arrêt brutal d'un de ces débouchés.

### **« Oui, mais c'est parce que tu vends en direct et que tu valorises bien tes produits »**

Je fais rapidement ce petit chapitre car c'est une critique qui est souvent adressée au modèle de Fortier (des tomates à 8 \$/kg !!!) ou à celui du Bec Hellouin et qui peut toujours donner lieu à discussion. En plus, cela permet de parler du prix des légumes qui est toujours un débat sans fin : « Quel est le juste prix » disait Risoli.

Le tableau précédent indique les prix pratiqués depuis l'année d'installation. C'est un encadrement car le prix est différent suivant que l'on vend en direct ou en magasin ou suivant la promo du moment pour parer à un pic de production. Cela aidera certainement ceux et celles qui cherchent un peu des prix références. A la lecture de ce tableau, on pourra entendre des « Pétard ! Il n'est pas cher ! » ou des « Créviindiou ! C'est pas donné ! », suivant la sensibilité de chacun, mais je dirais que l'on est dans la moyenne par rapport aux collègues de la région. Autre point, on a relativement peu touché au prix des légumes depuis 5 ans. Dans l'amélioration du CA, l'impact de l'augmentation des prix est donc mineur.

### **« Oui, mais tu as des stagiaires qui t'aident gratuitement »**

Formation scientifique oblige, depuis le début de l'installation, nous avons abordé cette activité sous l'angle de l'expérimentation. Cela impliquait le relevé de tout un tas de paramètres et d'indicateurs qui étaient compilés et commentés dans un rapport annuel. En gros, on construisait des outils informationnels et organisationnels que l'on aurait aimé trouver lorsqu'on s'est installé. Ces rapports et ces fichiers ont naturellement circulé dans les structures formatrices agricoles type ADEAR et CFPPA et c'est donc tout aussi naturellement que les demandes de stages ont commencé à affluer.

Les 3 premières saisons, nous avons refusé toute demande avec une petite exception en 2017 pour un stage de quelques semaines au printemps. Il est donc déjà important de noter que la ferme tirait déjà un revenu correct avant l'entrée en piste des stagiaires.

A partir de 2018, nous avons plus largement accepté les demandes de stages et nous avons eu 6 stages durant toute la saison, variant d'une semaine à plus d'un mois. Pourtant, le CA a stagné en raison de quelques soucis techniques liés à l'installation sur une nouvelle terre. Deuxième information donc : on peut avoir plus de monde au champ et ne pas mieux gagner sa vie.

Cette année, le nombre de stagiaires a encore augmenté avec 7 stagiaires et une augmentation du nombre de jours présents. Il y a eu 3 stagiaires BPREA (Raphaël, Sylvie et Julie), 1 BTSA (Philippe), 2 stagiaires éco-paysans (Stephan et Aude), 1 stagiaire CAP (Cheyenne). En toute fin de saison, nous avons également eu 2 nouveaux stagiaires mais je les compterai pour l'année prochaine vu que c'est plutôt la glande en ce moment.

La question peut alors se poser de savoir quelle est l'influence de cette force de travail supplémentaire sur l'amélioration sensible des résultats économiques de cette année. Il est souvent arrivé cette année de se retrouver à 2 ou 3 pour effectuer un travail où j'avais l'habitude d'être seul.

Prenons ainsi quelques exemples assez parlants.

- Les haricots verts : Comme nous l'avons indiqué dans un chapitre précédent, nous avons changé de technique pour les haricots verts avec un semis en plaque avant implantation. Du coup, les planches étaient beaucoup mieux occupées et la productivité a pris 50 %. Comme on avait pris du retard à

l'allumage, on s'est retrouvé avec un pic assez important au mois d'août avec une semaine à plus de 100 kg de récolte. A un rythme de 6/7 kg à l'heure max, il m'aurait fallu, seul, une bonne quinzaine d'heures uniquement pour les HV. Sans Philippe qui était en stage à ce moment-là, j'aurais été obligé d'embaucher. C'était quasiment impossible de s'en sortir seul car il y avait un paquet d'autres légumes à récolter et pas mal de plantation en cours. On est là dans le cas où le stagiaire n'est pas responsable de l'amélioration technique mais où sa présence a clairement remplacé la présence d'un salarié. Son apport peut donc être facilement chiffré en terme monétaire.

- Les carottes : comme on l'a indiqué également précédemment, on s'est bien amélioré sur le semis des carottes et on arrive à avoir une levée beaucoup plus dense. Le problème est que cette densité volontairement importante du semis demande un désherbage et éclaircissage soigné. Pour les 4 planches du printemps, j'ai compté environ 15 heures de travail de désherbage mais surtout d'éclaircissage. Si Julie n'avait pas été là, je n'aurais pas forcément embauché mais j'aurais fait le travail plus vite et plus bâclé et je ne pense pas que la productivité aurait été aussi bonne. On est donc ici dans le cas d'une combinaison de progression technique et d'aide supplémentaire. Le stagiaire n'est pas responsable seule de l'amélioration de la productivité mais y a participé.

Cette remarque vaut également pour les oignons avec un soin supplémentaire apporté au désherbage et au buttage grâce notamment à Stéphan qui était en stage à ce moment-là.

Tout ceci pour dire qu'il sera difficile de chiffrer en terme monétaire la présence des stagiaires. S'ils n'avaient pas été là, aurait-on gagné 1000, 2000 ou 5000 euros de moins ? Quelle est la part liée à l'amélioration technique, le gain en expérience et la présence de bras et de cerveaux supplémentaires ? Difficile de dire.

En revanche, on peut sans nul doute avancer que cette présence « soulage le travail au champ ». J'ai coutume de dire que la présence de stagiaires ne permet pas de faire plus de tâches au champ mais il permet de les faire sur un rythme plus détendu avec des « pauses café » plus longues. En général, que je sois seul ou accompagné, je prévois la même quantité de travail. La différence se situera donc dans l'intensité et non dans le volume. Il est d'ailleurs arrivé une paire de fois de se retrouver à la bourre totale en raison d'un débat endiablé à la pause-café qui a duré plus que de raison.

Ce soulagement physique n'est donc pas négligeable et nous avons transformé une partie du travail manuel en travail intellectuel avec pas mal de discussions, d'échanges et de débats au « coin repos » du champ. Est-ce que c'est un critère de non validité du modèle économique ? Est-ce que du coup, cela invalide la viabilité de la méthode ? A chacun de juger mais peut-être que dans quelques années, il y aura tellement de micro-fermes dans la région que le nombre de stagiaires diminuera. Comme mon mal de dos, de genou ainsi que ma tendinite au bras ne diminueront pas, il faudra peut-être alors envisager la présence d'un salarié au moins saisonnier. La rentabilité de la ferme le permettrait aujourd'hui.

## Les points faibles d'un tel mode de production et les points d'amélioration

### « La fertilité du sol à moyen/long terme »

C'est certainement l'argument le plus pertinent vis-à-vis de la viabilité à long terme d'une micro-ferme. 35 €/m<sup>2</sup> de légumes, cela fait beaucoup d'éléments nutritifs « pompés » au sol et j'avoue que je n'ai encore aucun recul sur l'évolution de la fertilité à moyen et long terme. Notre approche des volumes d'amendement (compost végétal et fumier) est entièrement au « doigt mouillé » en écoutant les vidéos du réseau « Maraîchage Sol Vivant » et ce que disent les anciens qui ont connu les terres avant l'ère du chimique. Il est possible que l'on fasse fausse route sur la stratégie de fertilité et on essaie de réfléchir à diversifier les fumiers (essentiellement cheval pour l'instant), et les fournisseurs de compost. Nous ne faisons pas d'analyse de sol pour des raisons trop longues à détailler ici et il est certain qu'il existe potentiellement un risque de déséquilibre dans les prochaines années. Nous avons intégré une année « off » tous les 5 ans avec semis d'engrais vert et occultation afin d'anticiper ce possible épuisement mais ce ne sera peut-être pas suffisant. Si cela devait arriver, on s'en rendrait vite compte au niveau des cultures et on agira en conséquence pour rééquilibrer la terre mais il est alors certains que la productivité risque d'être grandement affectée sur plusieurs saisons.

### La diversité

A l'écriture de ce rapport, nous sommes en fin de saison et j'entends régulièrement sur les marchés : « Et vous n'avez pas des carottes et des patates ? » ou « Vous ne faites pas de potimarrons ? »

Même en pleine saison, au marché des producteurs, le stand est souvent moins fourni en diversité et en quantité que les collègues maraîchers.

En premier lieu, n'ayant pas de stockage et manquant de place dans le champ, on zappe les légumes de conservation (betterave, navet, carotte, patate, courge...). Ces légumes représentent souvent le gras du cochon pour les maraîchers en fin de saison.

On est aussi timide sur tous les légumes d'hiver que l'on pourrait garder au champ mais qui prennent beaucoup de place type poireau/chou. Ces cultures, qui doivent être implantées en été, prennent pas mal de place au champ et sont relativement peu rentables si on les ramène à la productivité au m<sup>2</sup>.

Pour parer à ce problème, nous sommes en train de mettre en place une grande planche de cultures en dehors du champ actuel (une bande de 4 mètres de large sur 40 mètres de long) en « non-travail du sol ». Nous avons déversé une bonne quantité de BRF l'année dernière et l'idée serait de faire de la patate en plus gros volume au printemps et une série de choux (chou-fleur, chou rouge et chou de milan) pour l'automne. La saison passée, nous avons également mis en place deux lignes de cultures entre les fruitiers afin de faire une série de courge et une série de tomates roma pour le coulis. On a complètement raté la culture mais on garde espoir.

L'idée serait en tout cas de réaliser ces cultures en dehors des 1000 m<sup>2</sup> actuels et usant d'une technique culturale différentes (type Maraîchage Sol Vivant) car on aurait moins de pression sur les rotations et les espacements. Les itinéraires techniques proposés sans travail du sol se trouvent justement bien adaptées pour ce type de culture, entendons un espacement assez important entre les plants. C'est en revanche un peu plus compliqué d'implanter 70 mini-mottes au m<sup>2</sup> (mesclun ou mâche) dans du BRF ou de faire un semis de carotte dans de la paille.

N'ayant pas de serre, on zappe aussi tous les légumes primeurs au printemps (haricot vert, patates nouvelles...) sans parler des légumes ratatouilles qui arrivent beaucoup plus tard. Avec des tunnels, on peut souvent proposer des courgettes dès le mois de mai et des tomates/aubergines/poivrons dès le mois de juin. En plein champ et en particulier sur les « terres froides » de la plaine, on arrive en général avec les premières courgettes fin juin, début juillet et les tomates fin juillet.

Il n'est pas rare d'avoir un « creux » fin juin avec la fin des légumes de printemps et les légumes d'été qui ne sont toujours pas en production. Ce décalage peut être parfois rattrapé mais globalement c'est un désavantage quand on regarde la diversité.

« T'as qu'à t'installer une petite serre, banane !!! » me direz-vous et si je résiste à cette tentation plastifiable c'est que j'ai en horreur la forme ronde des serres tunnel et que je n'ai pas encore trouvé le moyen de me payer une belle serre en verre et fer forgé style art nouveau. En plus, la serre est une tentation pour travailler plus et allonger ainsi la saison, allongeant de fait la fatigue d'un corps traumatisé par la rigueur du climat vaclusien. Qu'elle est agréable cette pause hivernale, sans récolte, sans vente, sans marché !!!

Non, on a fait le choix du plein champ et on s'y tient pour le moment. Par contre, dans la perspective du démarrage d'une vente à la ferme, on peut imaginer le regroupement de plusieurs maraîchers afin d'achalander un peu mieux le stand. L'idée a aussi été émise de faire un stand « producteurs locaux » au marché forain du samedi matin. Etant seul actuellement, on pourrait imaginer un stand collectif avec de fait une plus grande diversité.

### ***L'intensité du travail manuel***

Le temps passé au champ est relativement raisonnable et se trouve dans la moyenne basse de ce que peuvent faire les collègues. On se prend régulièrement des long week-ends, l'hiver est très calme sans vente de janvier à avril. En pleine saison, on démarre dès le lever du jour (5h) et on tartine bien toute la matinée. L'après-midi, c'est souvent plus calme avec généralement du travail des semis à l'ombre des arbres. Le travail au champ se termine généralement à 16h soit pour aller au marché (2 fois par semaine), soit pour rentrer à la maison et profiter aussi de la vie familiale.

Nous avons un marché le samedi matin et en général, le reste du week-end est off, sauf en pleine saison où la contrainte de l'arrosage nous conduit parfois au champ le dimanche matin.

Lissé sur l'année, on arrive en moyenne à 35h/semaine sans prendre de vacances et 40h/semaine si on compte 4 semaines de vacances.

Tout ceci cumulé représente un planning relativement raisonnable pour le métier mais cela cache une intensité physique assez importante. C'est malheureusement la maladie du siècle mais le « j'ai pas le temps !! » est souvent la phrase qui revient le plus durant la saison et on est speed au champ. Même si la présence de stagiaires peut alléger un peu certaines journées, je me fais souvent railler par eux pour mon côté « machine ».

- Speedomètre au taquet lors d'une plantation avec parfois plus de 1200 plants à l'heure
- Speedomètre à la récolte avec au minimum 50 € de légumes à l'heure (récoltés, lavés, stockés).
- Speedomètre au semis en plaque avec également 1200 plants à l'heure pour le remplissage des plaques et le semis

Et oui, je l'avoue, il m'arrive de courir dans le champ tel un Golden Boy dans les rue de New York. On est très loin d'une vision bucolique du paysan dans son champ, un brin de paille dans la bouche, regardant les écureuils dans les arbres et respirant l'air pur du matin. Ça arrive, mais pas de mars à septembre !!!

Combien d'années, combien de saisons peut-on tenir avec cette intensité ? Sans tracteur, tout passe par le corps : le travail du sol, le désherbage, l'épandage du fumier...

Mon voisin direct, maraîcher depuis plus de 30 ans est un passionné de mécanique et il a passé toute sa vie à user au mieux de son tracteur pour se faciliter les tâches au champ. Il a ainsi créé des outils adaptables sur sa machine pour désherber au plus près les carottes ou récolter les radis. Même si lui aussi finit sa carrière avec des soucis physiques, il est certain qu'un tel système présente une plus longue longévité vis à vis du corps.

De même si vous avez une ferme de plus grande taille avec 1 ou 2 salariés à plein temps et 2 ou 3 salariés saisonniers, la masse salariale obligera certes un autre dimensionnement de la ferme mais si un pépin physique vous arrive, la ferme n'est pas pour autant en danger. Ce n'est pas le cas dans ce modèle. Un gros pépin physique en début de saison et tout s'écroule. On pourrait certes prendre un salarié mais il est certain que le CA risque d'être divisé par deux et le bénéfice fondrait tout autant.

On peut aussi envisager une association mais le problème est identique au cas d'un salarié, le fonctionnement même de la ferme demande un volume de travail physique important interdisant un trop gros coup de mou. Je crois donc que ce mode « micro », pour qu'il soit économiquement rentable, demande une très bonne condition physique.

### 3 – Les principaux avantages écologiques de la micro-ferme

Après ce tour d’horizon détaillé du champ d’à côté, revenons à notre triptyque « économique-écologique-temps de travail » dans cette ferme en particulier mais plus généralement dans les micro-fermes.

Nous avons vu que côté pépettes, il y a moyen de se sortir un salaire tout à fait honorable pour peu qu’on optimise la surface et qu’on soit vigilant sur l’organisation. Nous avons également vu que la question physique est non négligeable et que pour se lancer dans un 100% manuel sur 1000 m<sup>2</sup>, il faut avoir une bonne condition au départ. Il faudra peut-être accepter une moindre diversité afin de privilégier les légumes suffisamment rentables par rapport à la place qu’ils occupent dans le temps et dans l’espace.

Venons-en maintenant à un sujet qui me semble primordial et qui touche à l’impact environnemental de la ferme. La production agricole, comme toute activité humaine d’ailleurs, génère une pollution. Nous détruisons pour produire et le maraîchage est une activité agricole hautement polluante. Passons le débat du « bio » ou « pas bio » car ceux qui ont l’habitude de lire mes petits billets d’humeurs connaissent déjà beaucoup toutes les critiques que l’on peut soulever face à la montée en puissance du « bio industriel ». Voici donc quelques paragraphes uniquement consacrés à la question écologique car nous sommes encore loin d’un « impact zéro » sur l’environnement mais le format « micro » permet quelques avancées intéressantes.

#### Le poids des charges = facture écologique

Où est la pollution ? La question se pose souvent dès qu’on fait une activité. Ecrire ce rapport induit une pollution (internet, ordi, lumière). Même une activité professionnelle apparemment neutre induit une consommation d’énergie. Le seul fait d’être vivant d’ailleurs est polluant !!! Depuis sa plus tendre enfance, l’Homo Sapiens détruit son environnement pour assurer ses ressources alimentaires et se multiplier. La légende de la tribu primitive entièrement en équilibre avec son environnement est fautive, en tout cas, c’est ce qu’avancent les dernières connaissances anthropologiques.

Une fois dit cela, il existe tout de même une différence assez fondamentale entre le paysan haïtien qui cultive dans les mornes sans irrigation, sans machine, sans capital et le paysan australien qui possède 10 000 vaches bourrées d’antibio et qui pompe toutes les ressources environnantes en eau pour nourrir son bétail avec un modèle économique uniquement basé sur un surendettement légal à court moyen terme.

Si on devait tout ramener à un système entropique, la facture écologique d’une ferme pourrait se résumer à un rapport « énergie consommée/énergie produite ». Ensuite, dans cette énergie consommée, on peut alors regarder les différentes sources : énergie humaine, énergie fossile, énergie renouvelable, etc.

Pour le cas de cette micro ferme, ce rapport est assez intéressant car si on exclut les charges administratives (MSA, certification, assurance...) qui représentent des charges « non matérielles », on arrive à un total de moins de 10 000 euros de « consommable » pour 35 000 euros de production agricole valorisée.

On est loin de la ferme « autonome » mais ce simple rapport est déjà un indicateur écologique notable. Sur l’ensemble de ces charges, on peut d’ailleurs regarder ce qui est le plus polluant et qui peut être amélioré.

La voiture est le principal coût direct en énergie fossile avec plus de 2 000 € dont 1 300 € pour l'essence du bolide Peugeot Partner. Ne vivant pas sur place, il est difficile de réduire cette charge. On est passé à l'essence l'année passée justement pour des raisons écologiques (est-ce vraiment plus écolo que le gazole ?) mais du coup, les charges ont augmenté. Pour réduire cette empreinte, il faudrait vivre plus près du terrain mais ce n'est pas encore gagné.

La pompe thermique consomme environ 250 à 300 € d'essence par an. Mon voisin direct va expérimenter un système de pompe avec panneau solaire. Je ne suis pas encore convaincu mais si ça marche, je prendrai le pli. Cela permettrait en outre d'avoir un point d'électricité sur la ferme.

L'autre poste relativement important est le terreau (environ 80 sacs par an). Là, c'est encore un problème que l'on n'a pas résolu car le terreau est réalisé principalement à base de tourbe et on n'a pas trouvé mieux pour tout ce qui est microplaques alvéolées.

Par contre, pour tout ce qui est en pot (tomates, aubergines, poivrons...) on réalise désormais un mélange de terre, de compost végétal et de terreau réduisant ainsi la facture. Pour le mesclun qui représente presque 1/3 de toute la production de plant, on va passer à des plaques plus petites, réduisant ainsi par deux la consommation de terreau. Ce sont des petits efforts mais c'est là un point noir écologique que l'on n'a toujours pas résolu car ce passage par la plaque est essentiel pour optimiser ensuite le remplissage des planches.

Vient ensuite le coût des semences (environ 2000 €/an). Le fait de se fournir chez des semenciers inclus de fait une facture écologique. Nous avons déjà abandonné les variétés hybrides qui sont souvent produites à l'étranger car nécessitant une main d'œuvre importante (voir le très bon reportage de Cash Investigation sur les hybrides) et nous produisons une partie des semences (tomates, courgettes, concombres). A partir de l'année prochaine, nous allons étendre la production avec la mise en culture de ce qu'on appelle des « porte-graines », c'est à dire, des légumes uniquement consacrés à la production de graines. On va partir sur une petite douzaine de variétés pour se faire la main : 3 ou 4 salades, épinard, 3 ou 4 crucifères japonaises, 2 ou 3 oignons, haricots verts, petit pois, mâche).

Un autre coût en matière plastique est le P17. Voile de protection essentiel pour protéger les cultures du froid mais aussi et surtout du vent en début de saison. On perdrait facilement un mois de précocité sans les voiles et certainement également de la productivité. Comme ce voile, contrairement au voile anti-insecte, est relativement fragile, on est obligé d'en acheter chaque année et pour le coup, on en fait une consommation importante en rapport avec la surface du champ. Là aussi, on est un peu coincé car on n'a pas trouvé de substitut à cette matière à la fois protectrice et légère et on n'a même pas l'ombre d'une solution.

Pour le reste, on ne détaillera pas mais on est sûr du petit matériel ou du consommable et là aussi, on essaie d'être raisonnable mais peut-on faire des bottes de légumes sans élastiques ou se passer de sachets papiers au marché !!!

### [Amender sa terre avec des produits locaux](#)

Il est difficile de produire en maraîchage sans se passer d'amendement. Ces apports extérieurs à la ferme permettent de s'assurer que le sol possède tous les éléments nutritifs qu'il lui faut pour faire pousser nos légumes. Je serais bien incapable de détailler ici toutes les stratégies existantes car la bataille fait rage entre les adeptes du non-travail du sol, les permaculteurs, les autonomistes... Disons que d'un point de vue écologique, plus cet amendement est proche et « propre », mieux c'est. Si on n'est pas dans la configuration idéale d'une

ferme entièrement autonome en polyculture par exemple, il faut forcément se poser la question de son fournisseur de matières premières. C'est là que l'on découvre la quantité impressionnante d'amendements industriels possibles. Encore mieux qu'un rayon yahourt de supermarché !!! Toutes ces entreprises qui vous proposent des mélanges magiques de fumier déshydraté, de guano, de sang séché, de minéraux, de poudre de cornes, d'os, de tourteau.... et tout ceci « bio » bien sûr. Mais comment faisait-on avant ?!?

Nous avons un peu utilisé ces produits au départ pour les abandonner progressivement et nous faisons le pari aujourd'hui que l'on peut s'en passer. Dans la région, nous sommes riches en fumier de poule, de cheval et de mouton. Il existe aussi une grande quantité de jardiniers et d'élagueurs qui valorisent leur déchet de coupe en copeaux de bois.

C'est ici que le caractère « micro » est intéressant car les quantités nécessaires sont raisonnables et peuvent être épandues à la brouette. Pour une centaine de planches de culture, on ne consommera guère plus de 10 ou 20 tonnes par an. La période d'amendement la plus importante est à l'automne avec 2 à 3 brouettes par planche de culture et nous ajoutons souvent ½ brouette de fumier avant et après chaque rotation. Ces amendements sont soit certifiés AB soit suffisamment bien sourcés pour être sûr de leur qualité. Il est plus facile de sourcer lorsque c'est votre voisin qui vous livre ! De fait, quelques semaines de travail suffisent pour amender ses 1000 m<sup>2</sup>. Pour des fermes de taille supérieure, il faut envisager une motorisation (motoculteur avec remorque, tracteur, épandeur...) qui sera toujours un peu plus contraignante que le conditionnement en sac et en format « bouchon » très facile à épandre car nécessitant des volumes beaucoup moins importants.

### Réduction des « traitements bio »

Si vous avez 5 000 m<sup>2</sup> de patates et que les doryphores arrivent sur le terrain, vous ne traitez pas le problème en retirant une à une les gentilles bestioles. Vous passez un BT.

C'est une bactérie qui synthétise une protéine réagissant avec la paroi intestinale de l'insecte : en détruisant les cellules qui la composent, elles creusent des trous dans la paroi. Deux conséquences pour l'insecte : il cesse de s'alimenter dans les heures qui suivent l'ingestion, et les bactéries naturellement présentes dans l'intestin (= la flore intestinale de l'insecte) ainsi que les bactéries BT se répandent dans l'organisme et entraînent une septicémie, c'est-à-dire une infection généralisée. L'insecte meurt en quelques jours. Les BT sont couramment utilisés en AB mais avouez que, sans faire dans la sensiblerie animaliste, ce n'est pas très ragoutant surtout que les BT ont souvent un spectre assez large et s'attaquent aux insectes de la même famille, gentils ou pas gentils. De plus, comme la nature est merveilleuse, on ne se donne pas 10 ans avec que les insectes développent des résistances aux différents BT présents sur le marché et que l'on rentre ainsi dans un processus de surenchère comme c'est le cas dans le conventionnel.

Mais lorsque vous avez moins de 100 m<sup>2</sup> de patate, c'est possible de faire du manuel et donc du sélectif ou même de mettre un voile anti-insecte pour laisser passer la période critique.

La petite surface permet aussi de mieux surveiller ses cultures car on passe tous les jours devant. Si un petit coin des fèves commence à être attaqué par les pucerons, on coupe le pied trop attaqué en attendant que les coccinelles arrivent et on se passe ainsi du savon noir. De même si la rouille de l'ail commence à pointer. On peut prendre le temps de récolter en priorité les pieds touchés pour ralentir la progression de la maladie.

Il est également plus facile de faire des aménagements comme, par exemple, surélever les plants de concombre avec un maillage de fer à béton et ainsi se passer de soufrer les plants.

Imaginons une pression de plus en plus forte de certains insectes. Il serait envisageable, avec moins de 2 000 € d'investissement, de couvrir la totalité des 1 000 m<sup>2</sup> avec du voile anti-insecte. Pareil si on se retrouvait avec des grêles trop régulières. Avec moins de 2 000 € on pourrait mettre un filet anti-grêle sur toutes les cultures.

Tout ceci pour dire qu'au fur et à mesure des années, on a réduit les traitements « bio » pour finalement les abandonner complètement la saison dernière. Résultat, on n'a jamais aussi bien produit qu'en 2019. Il est évident que cela ne fait pas office de loi car chaque lieu subit des pressions différentes en termes de climat, de ravageurs et de maladies mais je crois tout de même que la réduction de la surface peut permettre globalement de réduire les traitements grâce à une alliance de diversité et de soins quotidiens apportés aux plantes. Plus c'est petit, plus on bichonne et moins on risque les maladies.

## Partie 2 : Perspectives pour 2020

Comme nous l'avons dit en introduction, après 5 ans d'activités, nous sentons que la ferme vit un premier tournant. En prenant du recul, on se rend compte que depuis 5 ans, on a investi beaucoup d'effort dans la recherche d'efficacité et de productivité. C'est basement matériel mais on avait besoin avant tout d'une certaine viabilité économique pour se rassurer et se dire : « c'est bon, je vais vivre de ma ferme ». Ensuite, on a tous des exigences différentes mais à ce stade de « rentabilité », pas besoin de gagner « plus ». Les objectifs seront désormais principalement axés sur le développement social et écologique de la ferme.

### Ecologie : Un lieu d'expérimentation et de diversification

Nous avons atteint le volume critique permettant d'assurer les revenus, nous allons désormais soigner un peu plus la diversification, l'expérimentation et l'autonomisation afin d'explorer des modes alternatifs de production.

#### Mode de production

Nous allons expérimenter deux nouvelles manières de produire en non-travail du sol. La première consiste en une butte d'environ 3/4 mètres de large et 40 mètres de long entièrement constituée de broyat de bois épandu l'année passée. Nous allons tenter une culture de pomme de terre au printemps et une culture de chou pour l'automne. Avec une période de 3 semaines en occultation l'été pour se débarrasser des mauvaises herbes.

La deuxième sera un système de planche de culture de 80 cm de large sur 30 mètres de long avec un coffrage en bois (photo ci-dessous). Nous commencerons avec 3 planches entre deux rangées d'arbres. Contrairement à la technique précédente, afin de parer à la faim d'azote et de pouvoir cultiver dès le printemps prochain, nous réaliserons le remplissage du coffrage avec un mélange de reste de culture de l'année précédente, de compost végétal fait maison, de fumier et nous couvrirons ensuite d'une couche de 10 cm de BRF sur lesquels nous rajouterons encore un peu de compost végétal. On va partir sur des implantations en godet (principalement légumes ratatouille) suffisamment gros pour passer la couche de BRF et plantés dans un mélange de compost/fumier. Si l'expérimentation est concluante, nous rajouterons 6 autres planches l'année prochaine.



### *Banque de semence*

Comme nous l'avons dit précédemment, nous réaliserons une planche de culture uniquement consacrée à des porte-graines avec une douzaine de variétés. Ces cultures qui demandent d'attendre la montaison seront implantées en dehors du coin maraîchage, au niveau des nouveaux bacs de culture. Si on ajoute les semences que nous récoltons déjà, on devrait arriver à une vingtaine de semences réalisée au champ, soit plus de la moitié des légumes.

### *Augmentation de la diversification des variétés anciennes*

Non content d'avoir déjà abandonné les hybrides, nous allons augmenter la diversification sur certains légumes et notamment les légumes ratatouilles : courgettes, tomates, aubergines en particulier. Au lieu de 2 variétés de courgettes, on en prendra au moins 4 et on va ajouter 5 ou 6 variétés de tomates sur celles déjà cultivées chaque année. Pour les aubergines, c'est décidément une culture où nous ne sommes pas super au point et on va compenser en se faisant plaisir et en proposant 4 ou 5 variétés différentes. On va également essayer une autre variété de concombre.

Nous allons également augmenter la couleur en introduisant plus de bandes fleuries et un peu plus d'aromatiques des nouvelles cultures encore jamais réalisées (artichaud, patate douce...).

### *Le Verger*

Le verger est en place avec une cinquantaine de porte-greffes déjà plantés ainsi qu'une petite trentaine d'oliviers. Les greffes sur les 20 premiers arbres n'ont pas très bien pris l'année passée (70% d'échec) et nous retenterons le coup au printemps prochain avec plus de soins et d'expérience. Nous avons également quelques figuiers, quelques noyers (à greffer également) et une dizaine d'arbres d'ornement.

Enfin, nous devons reprendre un peu la haie que nous avons implantées car il y a des trous et réaliser une deuxième petite haie complémentaire sur une petite bande de terre que nous avons achetée l'année passée.

## **Vie Sociale : le champ, un lieu de formation et de rencontre.**

En 2019, le champ a vu passer plus de monde que les années passées : stagiaires, futurs agriculteurs, associations, visiteurs de curieux. Nous avons aussi été davantage sollicités par téléphone, par mail et autres messageries virtuelles avec de multiples questions concernant les itinéraires de cultures, le plan de rotation, l'amendement. On sait désormais que les rapports d'activité tournent pas mal dans les CFPPA. Ces multiples sollicitations sont certes très flatteuses mais on s'est senti parfois un peu débordé et même parfois barbé à répéter encore et encore les mêmes choses si bien qu'on s'est fatigué soi-même à s'entendre parler.

D'un autre côté, on n'a rien filtré sur les demandes de visites et les demandes de stages car l'esprit du lieu est justement aussi de recevoir et de partager. La question est donc de savoir comment s'organiser l'année prochaine pour répondre à ces multiples demandes sans que ça devienne trop le bordel.

De plus, on souhaiterait enfin démarrer une vente à la ferme comme nous l'avions fait sur l'ancien terrain et il s'agit donc d'aménager le lieu en conséquence.

### Les stages

On ne va pas commencer à faire des « entretiens d'embauche » pour les demandes de stages. L'idée de « sélectionner » un stagiaire sur tel ou tel critère me révolte au plus haut point. D'ailleurs, cette année, j'ai pu avoir un premier *a priori* négatif sur une personne et, le temps et le travail aidant, me rendre compte que la personne était super intéressante et riche de connaissance sur des sujets inattendus. Car au champ, on parle légumes mais on parle aussi de plein d'autres choses et toute personne qui fait la démarche de venir 1 jour, 1 semaine ou 1 mois doit pouvoir y trouver son compte.

Sans limiter ces demandes, nous allons par contre réorganiser le rythme au champ avec le travail « en groupe » uniquement le matin du lever du soleil jusqu'à midi. Au printemps ou à l'automne, les journées seront donc plus courtes et l'été, on embauchera plus tôt avec des matinées de 6 ou 7h.

En revanche, on va mettre en place des « sessions » de formation thématiques pour l'ensemble des stagiaires présents sur une période. Ces sessions plus théoriques essaieront de balayer tous les aspects techniques particuliers de cette ferme : le système d'irrigation, l'organisation du plan de culture, la stratégie d'amendement, la stratégie de commercialisation. Tous les aspects que l'on ne voit pas forcément durant la pratique du stage qui consiste principalement à la sainte trinité : « récolte, plantation, entretien ».

Ces sessions auront lieu au minimum une fois par mois très certainement le jeudi après-midi. A cet effet, on aménagera un peu mieux le coin repos afin de recevoir correctement ces sessions.

## La vie au champ

Afin de concentrer les visites, nous allons proposer un « pique-nique – guinguette – piscine » hebdomadaire (certainement le jeudi midi). A cette occasion, la cuisine d'été est ouverte à tous, curieux, visiteurs, paysans amateurs ou professionnels, clients réguliers ou occasionnels, avec les amis, les enfants... enfin venez comme vous êtes !!! Ce pique-nique se prolongera au goût de chacun l'après-midi avec en parallèle les petites sessions de formations dont nous avons parlé précédemment.

La cuisine sera à disposition pour réchauffer ou cuisiner avec tout le petit matériel nécessaire, la Sorgue fera office de frigo et/ou de piscine pour les plus courageux. L'idée est de faire une journée « porte ouverte » chaque semaine histoire d'être un peu plus tranquille les autres jours avec en particulier la possibilité de faire la sieste !! Eh oui, on vieillit et la précieuse sieste a été rare au champ l'année passée alors qu'on avait investi dans un super hamac dernier cri à 10 € à Décathlon.

Ainsi, les visiteurs d'un jour pourront parfois aussi bénéficier de la petite session de formation prévue le même jour. Bref, une après-midi par semaine plus ou moins chômée et consacrée uniquement aux hôtes.

## La vie hors champ

En décembre de cette année, nous avons participé à une session sur les micro-fermes où nous avons présenté les résultats de notre modeste petite entreprise. A cette occasion nous avons bossé sur une présentation assez courte d'une trentaine de minutes présentant les principales spécificités de cette micro-ferme que l'on peut presque d'ailleurs qualifier de nano-ferme tant la surface de 1 000 m<sup>2</sup> est encore en-dessous de ce qu'on trouve généralement dans les autres micro-fermes.

Comme dans ce rapport, loin de vouloir magnifier ce modèle, l'idée reste toujours de présenter le plus honnêtement possible les spécificités d'une telle ferme en ne cachant pas les difficultés et les contraintes. Comme les rapports d'activités et les vidéos de la ferme tournent désormais au-delà des frontières du Vaucluse, je proposerai, à partir de l'année prochaine, des petites interventions, principalement dans les CFPPA et les centres de formation et pourquoi pas au sein d'autres structures type ADEAR afin de réaliser cette petite présentation et répondre aux questions que les lecteurs et lectrices ont pu se poser en lisant la documentation disponible en ligne.

En revanche, on limitera le tutorat à 1 ou 2 personnes max suivant l'éloignement car on se rend bien compte que la qualité du suivi s'en ressent. Cette année, nous avons eu 3 personnes qui étaient pourtant assez proches et on a eu bien du mal à trouver le temps d'aller passer 1 ou 2 heures ici et là pour suivre leur installation.

# Conclusion

Ce rapport peut être considéré comme le rapport « bilan ». Si on reprend les 5 rapports précédents et que l'on parcourt les annexes, je pense qu'il y a tout ce qu'il faut pour percer la logique générale du schmilblick.

Il est fort probable que nous ne poursuivions pas ces rendez-vous littéraires annuels et nous utiliserons désormais d'autres supports de communication peut-être plus synthétiques comme des petites newsletters, des vidéos ou des billets d'humeur sur le compte facebook. En revanche, les outils de suivi de cultures seront eux toujours accessibles en « live » sur le site internet car ces documents peuvent toujours être utiles aux paysans déjà installés ou non.

Nous espérons en outre qu'avec tous ces « néos » qui s'installent en mode « mini », le savoir et la documentation s'étoffera et il y a déjà d'autres micro-fermes présentes sur le net qui fournissent pas mal d'infos. Dans tous les cas, ce mouvement de « retour à la terre », « d'éternel retour » dirait le philosophe à moustache, prend de l'ampleur. Cela reste encore minuscule dans une société où le paysan a quasiment disparu des plans de carrière mais on est tout de même plus nombreux qu'il y a ne serait-ce que 5 ans.

Mais attention à l'effet d'optique. En 50 ans, l'agriculture a quasiment disparu du territoire avec une part dans le PIB divisée par 5 (moins de 2 % aujourd'hui). Plus d'un million d'hectares de culture en moins en 50 ans, moins 50 % d'exploitations en 25 ans, moins 70 % pour les petites exploitations. Un âge moyen supérieur à 50 ans pour les exploitants. Il y a davantage de paysans encore en activité de plus de 80 ans que de moins de 25 !!!!

En France, on parle beaucoup d'agriculture, de terroir, de paysannerie et les médias regorgent de beaux reportages sur l'authenticité rurale mais c'est masquer la cruelle réalité du monde agricole français. Il n'y a plus de politique nationale et si on était un peu honnête, il y a belle lurette que le ministère de l'agriculture aurait disparu tant il ne sert à rien, déléguant tout à Bruxelles. L'agriculture, depuis des dizaines d'années, est une agriculture d'exportation sur le grand marché commun. Or, on est très bien documenté aujourd'hui sur les conséquences d'un marché agricole européenisé ou mondialisé. Les seuls à y gagner sont les intermédiaires, les spéculateurs et quelques « gros paysans » bien installés. La grande majorité des paysans du monde entier ont vu leurs conditions se dégrader. Et l'Europe qu'on nous vend à tout va n'est qu'un mini laboratoire du marché mondial libéral où la concurrence est la plus exacerbée.

La relocalisation de la consommation et de la production est un frétillement de résistance. Certaines mairies ont parfois 2 ou 3 coups d'avance sur la politique nationale pour ce qui concerne la valorisation des productions locales mais la plupart constatent avec impuissance la lente dégradation de leur patrimoine agricole quand elles ne se rendent tout simplement pas complices du bétonnage des terres.

Alors oui, le retour à la terre est un fait, les marchés des producteurs se portent bien et le « consommer local » est à la mode mais il va falloir très vite passer la seconde, Robert, dans le recrutement de forces vives car le rouleau compresseur de la mondialisation libérale, lui, tourne à plein gaz. Il est moderne, technologique, équipé de hachoir rotatif rutilant à broyer du petit paysan. Il a une bonne gueule de « winner », il a une belle rhétorique, propre sur lui, toujours du bon côté de la morale et même il vous donnerait presque des leçons d'humanité, l'enfoiré !!!